

L'ETRANGE ELECTRE DE JEAN GIRAUDOUX

by Nelly K. Murstein

*A mon professeur, ami, et collègue, André Bourgeois,
en témoignage de respectueuse affection.*

“J’ai la justice, j’ai tout,” répond Electre aux Euménides à la fin de la pièce de Giraudoux qui porte son nom, alors que sa patrie Argos, vaincue, est en flamme, que son frère, fou de remords d’avoir tué Clytemnestre et Egisthe, va la haïr. Seule, elle a décidé que, quelles qu’en soient les conséquences — fussent mille innocents mourir, la justice intégrale devra régner, la pureté être rendue à la ville, fût-ce au prix d’un crime pire que le premier.

Jusqu’ici, c’est en “ménagère de la vérité,” comme le dit le mendiant, en jeune fille intransigeante qui veut sauver la ville de sa pourriture que la plupart des critiques ont vu l’Electre de Giraudoux. Lui-même, dans une interview avec Kleber Haedens (*L’Insurgé*, 12 mai 1937) a dit:

Electre, c’est pour moi, le mythe de la vérité. Dans une ville gorgée de plaisirs, abandonnée, tout entière aux joies faciles, Electre est seule à souffrir . . . je crois qu’il est nécessaire de faire revenir de temps en temps les grandes figures; je crois que de grandes héroïnes comme Electre et Jeanne d’Arc doivent revenir vers nous. Il faut épousseter de temps en temps les statues éternelles.

Or, il me semble que, personnage très moderne, l’Electre de Giraudoux n’est pas si simple. On peut le voir d’abord, en la comparant aux Electre grecques qui l’ont précédée. En effet, le conflit intérieur joue un rôle moins important chez l’Electre d’Eschyle qui, profondément pieuse, n’était que l’exécutrice des ordres des Dieux. Celle de Sophocle possédait une âme ardente, farouche, et se considérait comme la gardienne de l’honneur de la maison. Chez elle la vengeance s’alliait à l’intérêt: elle voulait reprendre les trésors d’Agamemnon dont Egisthe s’était emparé pour les donner à son frère. L’Electre d’Euripide, elle, était poussée par une haine terrible qui dominait sa vie; cette furie ne pensait qu’à une chose: venger son père. Bien que mariée à un laboureur de la montagne — ce qui a donné à Giraudoux l’idée de fiancer son héroïne au jardinier — elle était restée pure car son mari avait respecté en elle le sang royal. On peut dire que, malgré ces différences, le sentiment

Mrs. Murstein is Associate Professor of French at Connecticut College.

qui domine chez les trois héroïnes grecques est la piété: elles sont le truchement des dieux et leur instrument de vengeance.

Aucune de ces Electre n'a cependant l'ambiguïté de celle de Giraudoux. Chez celle-ci, il n'y a plus le moindre sentiment religieux. Pourquoi veut-elle donc punir sa mère et le régent du crime que, dans la pièce de Giraudoux, tout le monde ignore. Serait-elle une existentialiste avant la lettre, obéissant uniquement aux règles de sa propre morale, à un idéal tout personnel de justice absolue, et non à celles d'une morale divine comme les Electre grecques? Ou a-t-elle des motifs plus obscurs dont elle n'est pas vraiment consciente? Il est difficile de répondre à ces questions car tout au long de la pièce on trouve, côte à côte, les deux points de vue. D'une part, une Electre "existentialiste" qui choisit librement la punition des coupables, qui pousse son frère à les tuer — ce qui est une exécution et non pas un meurtre à ses yeux — bien qu'elle soit parfaitement consciente des conséquences graves qui en résulteraient pour sa patrie. Elle sait que cette punition détruira tout l'équilibre social — la paix et l'ordre — à un moment particulièrement crucial: les Corinthiens attaquent Argos et, sans le secours d'Egisthe, la ville va périr. Electre, en toute connaissance de cause, prend l'entière responsabilité de son acte: elle a choisi de mettre sa morale et son idéal de "justice intégrale" au-dessus du salut de sa patrie.

D'autre part, les sentiments qui animent l'héroïne giralducienne — haine pour sa mère, amour pour son père mort, affection passionnée pour son frère — font d'elle un personnage infiniment moins simple que celui des tragédies grecques. Giraudoux, à la suite de Racine qui, bien avant Freud, avait analysé ce que les sentiments humains pouvaient contenir de trouble, va encore plus loin. Il a su suggérer — combien délicatement! — ce que les sentiments d'Electre envers son père et son frère pouvaient avoir d'incestueux, et ce que ses motifs conscients et inconscients avaient de complexe.

Au début de la pièce, donnant une entorse à la légende, Giraudoux nous présente une Electre qui hait sa mère sans savoir que celle-ci a assassiné le roi Agamemnon. Il en a fait une intuitive qui, comme Aurélie, la folle de Chaillot, reconnaît les méchants et devine d'instinct qui sont les criminels. Cette idée tout à fait nouvelle et originale de Giraudoux lui permettra d'apporter du nouveau dans cette légende trop connue et de soutenir l'intérêt de la pièce dans la recherche des raisons de cette haine. Ce sentiment s'expliquera au moment où Electre "se déclare," c'est-à-dire au moment où elle prend conscience d'elle-même et du monde visible et invisible qui l'entoure. Ce qui provoque cette prise de conscience, c'est la nuit passée dans les bras de son frère, et dont on ne sait si elle sort vierge ou non. C'est alors qu'elle acquiert la conscience lucide d'une vérité qu'elle avait d'abord sentie d'instinct, et la révélation du crime. La révélation du crime se produit, semble-t-il en même temps que celle de l'amour. C'est alors qu'elle se "déclare": Electre devient "Electre." C'est alors qu'elle "sait" que sa mère a eu un amant et que c'est

elle qui a tué le roi avec la complicité de cet amant dont elle apprendra bientôt le nom: Egisthe.

La haine d'Electre pour sa mère est poussée à un point tel que, alors que les trois premières scènes de la pièce se déroulent en général sur un ton assez calme malgré les débats qui les animent, la seule rencontre de ces deux femmes amène la violence. Electre déteste sa mère et sa haine la rend injuste. Elle l'accuse d'avoir sacrifié Iphigénie alors que tout le monde sait que c'était Agamemnon, son père, qui avait conduit sa fille au supplice et qui l'avait sacrifiée à son ambition. Ainsi Giraudoux montre comment chez cette fille, l'amour excessif qu'elle porte à ce père qu'elle a à peine connu se refuse à accepter qu'il ait commis un crime, à voir diminuer son image. Elle possède un tel besoin d'oublier la cruauté de son père, qu'elle trouve un exutoire en le transférant inconsciemment à l'être qu'elle déteste le plus, sa mère.

Ce n'est pas une fille simple, et sa haine, tout comme elle, a des motifs multiples: en plus de sa "petite haine" jalouse, elle sent en elle une "grande haine" qui inclut non seulement la reine mais le régent. Haine implacable, irrationnelle qu'elle analyse avec précision dans une longue réplique dont je ne cite qu'un passage:

Tous les motifs que je trouvais de les haïr me les laissaient au contraire humains, pitoyables, mais dès que les haines de détail avaient bien lavé, paré, rehaussé ces deux êtres, au moment où vis-à-vis d'eux je me retrouvais douce, obéissante, une vague plus lourde et plus chargée de haine commune s'abattait à nouveau sur eux.¹
(*Electre*, p. 47)

Et, pas une seule fois cette haine ne se relâche; même pas lorsque la reine lui dépeint sa vie malheureuse et cherche à l'apitoyer sur son sort. Sous prétexte de "Justice Intégrale" la jeune fille exige que sa mère expie son crime par la mort. Je dis "sous prétexte de" car, à l'encontre des critiques qui soulignent comme le trait le plus marquant d'Electre qu'elle est la "ménagère de la vérité" et "la Justice Intégrale," on pourrait dire que derrière le sentiment conscient de l'amour de la justice, ce qui la pousse vraiment, c'est plutôt qu'elle ne peut pardonner à Clytemnestre de lui ôter ses illusions en lui montrant son père, "le roi des rois," comme un être "vaniteux, vide et banal," comme un homme "pompeux, indécis et niais." Si Electre veut tuer sa mère, et c'est là que je ne suis pas d'accord avec les autres interprétations de son caractère, c'est surtout pour détruire l'image que Clytemnestre avait conservée de ce père qu'elle adore.

A la fin de la pièce, au moment où Egisthe qui, lui aussi s'est "déclaré" en tant que roi d'Argos, supplie Electre de lui laisser la vie sauve pour pouvoir défendre Argos, promettant de punir les coupables du meurtre d'Agamemnon tout de suite après, elle est prête à lui pardonner, à lui, pourvu qu'il tue Clytemnestre. Or, Egisthe est tout aussi coupable que la reine; pourquoi assouvir sa vengeance sur elle seulement? La seule explication possible, c'est que, dans cette même scène, à Electre qui la défie d'expliquer la haine qu'elle

avait pour son mari, Clytemnestre dit tout son mépris, sa répugnance pour ce mari, dont elle présente une image dégradante; haine qui se fixe sur un tic du roi — l'habitude qu'il avait de toujours lever le petit doigt — et sur sa barbe bouclée que "rien ne rendait lisse."²

Oui, je le haïssais. Oui, tu vas savoir enfin ce qu'il était, ce père admirable! . . . Du jour où il est venu m'arracher à ma maison, avec sa barbe bouclée, de cette main dont il relevait toujours le petit doigt, je l'ai haï. Il le relevait pour boire, il le relevait pour conduire, le cheval s'emballât-il, et quand il tenait son sceptre, . . . et quand il me tenait moi-même, je ne sentais sur mon dos que la pression de quatre doigts: j'en étais folle, et quand dans l'aube il livra à la mort ta soeur Iphigénie, horreur, je voyais aux deux mains le petit doigt se détacher sur le soleil! Le roi des rois, quelle dérision! Il était pompeux, indécis, niais. C'était le fat des fats, le crédule des crédules. Le roi des rois n'a jamais été que ce petit doigt et cette barbe que rien ne rendait lisse. . . . Et quand au réveil, . . . il me disait de lui parler et que je le savais vaniteux, vide aussi, banal, je lui disais qu'il était la modestie, l'étrangeté, aussi, la splendeur. . . . Et s'il insistait tant soit peu, bégayant, lamentable, je lui jurais qu'il était un dieu. (*Electre*, pp. 104-105)

C'est à ce moment précis qu'Electre se tourne vers Egisthe et lui dit: "Tuez-la, Egisthe, je vous pardonne" (*Electre*, p. 105).

On n'a pas assez souligné l'importance de cette réplique qui montre l'évolution du caractère ou peut-être le vrai ressort dans le désir de vengeance de la jeune fille. Au début de la pièce, elle haïssait sa mère sans savoir pourquoi. Puis, coup de théâtre, elle se "déclare," attribue cette haine au crime de sa mère et décide de venger la mort de son père. Enfin, ici dans cette scène, elle est prête à pardonner au régent aussi coupable, sinon plus, que la reine, pourvu qu'il tue celle-ci, montrant ainsi que ce n'est plus une justice absolue qu'elle poursuit — idéal qui l'aurait poussée à punir les deux coupables — mais bien une vengeance toute personnelle contre sa mère, voulant la tuer pour que avec sa mort, disparaisse de la terre cette conception d'un roi vaniteux et fat et qu'il ne reste plus que le "héros" qu'Electre imagine. Ne pourrait-on pas dire que, sous prétexte de "Justice Intégrale," elle assouvit, inconsciemment sans doute, une haine personnelle sur sa rivale en amour?

Bien avant cette scène capitale, on peut déjà voir, tout au long de la pièce, qu'Electre est dévorée d'une jalousie féroce à l'égard de sa mère à qui elle ne peut pardonner ni d'avoir été la femme de son père, ni de ne pas le pleurer une fois mort: "je suis la veuve de mon père à défaut d'autre," dit-elle, suggérant ainsi le côté incestueux de cet amour. Non seulement elle voudrait ne rien devoir à sa mère, pas même sa propre naissance qu'elle lui refuse lorsqu'elle dit à Oreste:

J'aime tout ce qui, dans ma naissance revient à mon père. . . . Je suis née de sa nuit de profond sommeil, de sa maigreur de neuf mois . . . du sourire paternel qui suivit ma naissance. . . . (*Electre*, p. 46)

mais aussi, elle essaie de lui voler sa maternité. Dans une scène poétique, pleine d'émotion intense, elle "recrée son frère":

Je te caresse. Je t'appelle à la vie. De cette masse fraternelle que j'ai à peine vue dans mon éblouissement, je forme mon frère avec tous ses détails. Voilà que je fais son oreille. Je te la fais petite, n'est-ce pas, ourlée, diaphane comme l'aile de la chauve-souris. . . . Et voilà que je fais la bouche de mon frère, doucement sèche, et je la cloue toute palpitante sur son visage. . . . Prends de moi ta vie, Oreste, et non de ta mère! (*Electre*, p. 45)

Si elle "refait" son frère, c'est pour des raisons multiples. D'abord, parce qu'elle est doublement jalouse de la maternité de sa mère: jalouse parce que Clytemnestre a été la femme de l'homme qu'Electre adore, jalouse parce que, cette jeune fille qui se croit chaste et pure et qui veut le rester, a un désir, d'autant plus profond qu'il est inconscient, de devenir femme et mère: "Chaste, cette fille que rongent les désire!" s'exclame Clytemnestre qui connaît bien sa fille. Ensuite, parce qu'elle désire faire du tendre Oreste un autre être, un homme capable de tuer sa mère, sans se laisser attendrir. La faiblesse de celui-ci le met sous la coupe de sa soeur qui le voudrait, comme elle, sans respect pour leur mère et ne devant sa naissance qu'à elle-même.

L'amour trop enveloppant d'Electre oppresse le jeune homme: "Tu m'étouffes," dit-il à sa soeur dont les sentiments d'amour et de haine l'inquiètent par leur violence: "Je t'en supplie, calme-toi."

Oreste reste très humain envers sa mère, bien que celle-ci l'eût envoyé à la mort. Ceci souligne, par contraste, ce que la haine d'Electre a d'excessif, d'outré. Il est touchant dans sa soif de bonheur, d'amour: "Nous verrons demain pour la haine," dit-il à sa soeur. "Laisse-moi goûter ce soir, ne fût-ce qu'une heure, la douceur de cette vie que je n'ai pas connue et que je retrouve" (*Electre*, p. 48). En présence de sa mère, il ressent pour elle une grande tendresse qu'il ne veut pourtant pas lui avouer. Contrairement à sa soeur, il ne croit pas avoir le courage de l'égorger. Pousé par Electre, il finira par la tuer ainsi qu'Egisthe, mais à contre-cœur, ce qui l'entraînera à la haine de sa soeur et puis à la folie.

Héroïne très moderne par son ambiguïté, l'Electre de Giraudoux semble refléter la complexité même de la vie contemporaine où l'on n'est jamais sûr que les choses sont ce qu'elles paraissent être. Comme chez Proust, certains aspects de sa personnalité semblent être en contradiction totale avec le reste de son caractère, au point qu'on croirait avoir à faire à deux personnes différentes. En effet, d'une part Electre joue un rôle de catalyse: par son intransigeance même, elle fait prendre conscience à Egisthe de ses devoirs de roi. Comme elle, il se "déclare" et atteint à une grande dignité à la fin de la pièce. Grâce à Electre, une certaine notion de justice absolue, sans compromis, a été sauvée. L'aube, symbole d'un monde nouveau et pur, se lève sur Argos sacrifiée. D'autre part, la plupart des critiques ont souligné l'ambiguïté de cette justice qui mène à un crime pire que le premier et au massacre des innocents. Mais il faut aller plus loin et voir les proportions monstrueuses que prennent ce crime et la ruine d'Argos lorsqu'on se rend compte qu'ils

sont la conséquence, non pas d'un idéal admirable de justice et de "vérité," mais de sentiments troubles dans l'âme d'une jeune fille. Electre, seule à la fin, devant la ville qui brûle, garde sa bonne conscience: "j'ai la justice, j'ai tout." Elle n'atteint alors ni la lucidité ni la grandeur tragiques des héroïnes grecques.

Il y a donc un vrai problème dans l'interprétation d'*Electre*, car Giraudoux semble changer en cours de route ce qui motive la jeune fille. Lui-même ne semble pas s'être rendu compte de cette ambiguïté. Electre, c'est pour lui, "le mythe de la vérité" grâce auquel il espérait élever son public au-dessus des compromissions dégradantes de la vie pratique. Mais, consciemment ou non, il a réussi plutôt à nous faire réfléchir sur la valeur réelle des grands gestes de l'histoire qui semblent être la conséquences de causes troubles ou absurdes,³ en nous présentant son étrange Electre.

NOTES

1. Toutes les citations d'*Electre* sont prises dans J. Giraudoux, *Théâtre*, ed. B. Grasset (Paris, 1959), vol. III.

2. Giraudoux semble adopter ici l'attitude de Pascal envers l'histoire montrant les conséquences graves découlant de petites causes, tel que "le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, la face du monde eût été changée." Le petit doigt d'Agamemnon, dans *Electre*, le battement de cil d'Andromaque dans *La Guerre de Troie n'Aura pas Lieu* qui, identique à celui de Pénélope, pousse Ulysse à rechercher la paix avec Hector, suggèrent l'absurdité des motifs derrière les grands événements de l'histoire.

3. Voir note 2.